

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Cinq poèmes

Juan Garcia

---

Volume 28, numéro 4 (166), août 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31043ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Garcia, J. (1986). Cinq poèmes. *Liberté*, 28(4), 12–23.

JUAN GARCIA

**CINQ POÈMES***DE LA LUMIÈRE ET DE L'INSTANT*

mille étincelles surgies du chaos  
les étoiles se comptent une à une  
l'homme lie la terre  
et sa force est un arc  
qui fend le feu  
il marche celui qui pose son corps  
contre le firmament  
et qui voit les filaments de la Lumière  
éblouir son cœur  
ah ne plus être compagnon du vide  
ne plus rêver du ciel liquéfié  
mais boire le lait galactique  
devenir soi-même fournaise  
de la terre recluse

les noms des vivants marqués d'éclat  
et de sang rose  
les zones de réverbérations  
il y a des viscères jaunes  
des glaires interstellaires  
qu'avalent des dieux avides  
et qui sont rejets d'os et de chair  
le lumineux s'installe en nous  
le soleil rouge inonde  
les mondes sous-jacents  
n'est plus caché que le rougeoiment  
que filment les photons  
et les esprits naviguent  
captifs des girations solaires

---

poète hantant les globes  
et les horloges harmonieuses  
te souviendras-tu des formules  
et des chiffres de ton âme  
quand tu voyageais seul  
avec pour seul recours ton aile  
et dont les constellations bleues  
freinaient la chute sanglante

un seul drapeau pour plusieurs nébuleuses  
c'était la ration de luminaires  
le jour fomenté noir et vert  
la chevelure dressée de l'ange  
luttant avec le cosmos  
il suffisait d'orner d'or  
son cerveau illimité  
pour redevenir un être aventureux  
la planète terre avortait dans le sombre  
et l'acte ténébreux  
plus que soi-même dans la grande fresque  
d'un drame intersidéral  
plus qu'au sortir de soi  
le temps des incandescences  
et de la sève universelle

le jour se gommait  
trop de nocturne avait frappé nos cœurs  
nos yeux brillaient comme des comètes  
devant nous fléchirait l'horizon  
nos genoux éclaboussés  
chercheraient encore l'argile  
et la promesse d'une aurore  
entrée en création

que l'éclatement de nos veines  
irrigue infiniment le ciel  
qu'un fleuve céleste  
palpe encore nos cœurs  
le fer et la houille  
ne sauraient corrompre le paysage  
où tournoient nos regards  
qu'un grand miroitement stellaire  
enfante encore la nuit  
nous demandons secrètement  
de nouveaux flamboiements

*(le 23 novembre 1984)*

*SILLONS DE L'ÂME*

des ruisseaux sillonnent mes yeux  
le miroitement de la Lumière  
baigne en moi  
plus sûrement que les fleuves d'air  
je cherche le feu nommé  
la fleur du temps  
et l'eau qui coule vers la nuit  
je suis seul avec du vent  
et des étoiles à la chair creuse  
mes moindres attentats  
signalent un homme fou  
rien qui vienne donner de l'aile  
contre le ciel glauque  
les morts reposent en moi  
la parole devient ordre  
et message exécutoire  
peu importe le lierre de mon front  
mes pulsations les plus intimes  
appartiennent à la Fable  
un pâtre à la flûte d'os  
se joue de l'été  
il ne s'agit plus du silence  
ni de la rumeur cernés  
mais d'un grand tremblement  
qui est regard porté aux choses  
et soleil agonique  
il serait vrai cet arbre  
que contemplant les muses

je reviens de l'envers de ma vie  
du revers de mes paysages  
les trottoirs suintent  
le long de mon passage  
c'est que l'ombre s'approprie  
tout geste nocturne  
voir une maison au bout de soi  
est une prérogative  
un seul jet du sang hors du monde  
et l'avenir pressenti  
le beau appréhendé  
sous toutes ses formes  
l'existence des errants  
perfection des sommets  
naît de nous poètes épris de vrai  
et de recommencements  
mais l'automne s'attarde dans nos âmes  
le ciel sue de sa plaie  
le rose et le bleu s'épousent  
sur une terre charbonneuse  
le métal nous imprègne  
de sa froideur et de son éclat  
que seul transcende le jour

il ne saurait être celui qui nie son sang  
et qui célèbre la nuit  
un seul regard fait le jour  
la chair se tend comme une tige  
vers l'unique moisson  
la folle tentative  
d'être soi-même dieu  
se heurte au ciel mauve  
toutes les figures apparaissent  
un firmament les masque  
qui comporte des signes  
et ses mamelles roses  
nous allaitent jusqu'à l'aurore  
je vois le sublime tableau  
de Dieu contre le ciel  
plus d'un nuage pourpre  
annoncerait un ange  
qui se défait des songes  
nous restons muets  
devant les joutes spatiales  
nos corps portent le deuil  
de mille galaxies  
nous sommes  
et les éclairs nous touchent

*(le 24 novembre 1984)*

*POÈME POUR VINCENT*

halluciné par le soleil  
tu as marché cent fois vers cet arbre  
cent fois tenu la lumière en otage  
dans ta conscience claire  
secret comme un champ torturé  
comme un pré en deuil  
ton oreille macérée dans le vinaigre  
tu la tiens perpétuellement dans ta main  
elle n'est plus fondement ou acoustique  
d'un opéra sublime  
mais l'éclatement de tes viscères  
où ne se lit pas ta mort  
à la base de tes tableaux  
je vois ton sang qui coule  
arles qui chante en toi  
par une alchimie de la couleur  
qui renverse ton âme  
Vincent les fleurs empoisonnées  
ont toujours fasciné ton regard  
la lavande et le thym  
parfument encore ton corps  
qui se souvient de ses moulins  
et la provence sue ton nom  
et tout son saouûl d'absinthe



ton souffle recommence  
en toute chose vécue  
les marguerites te font une traîne  
jusqu'à ton ciel mystique  
tu peins des soleils tournoyants  
qui tourmentent les blés  
ah comme la terre ensanglantée  
engendre ta folie  
comme ton pas campagnard  
a foulé de buissons  
ta chemise rougie par leurs épines  
le lierre au front d'hermès  
la chute du firmament  
en ton cœur lucide  
toutes les étoiles  
qui scintillaient dans ton lit  
la mort plantée dans ton crâne  
douloureux martyr des tulipes  
qui force ton corps  
et alimente ta passion  
Vincent jamais tu ne reverras  
les chiens du jour et les loups du soir  
tu resteras debout avec pour seul linceul  
les feuilles de l'automne

*(le 25 novembre 1984)*

*LOINTAINS*

les astres métalliques  
ont toujours fasciné mon âme  
je marche et je retrouve mon corps  
dans plusieurs rues à la fois  
ma nuit s'instaure en moi  
et révèle un firmament rose  
à mes yeux de cristal  
la terre épouse le jour  
mais le ciel infiniment se cache  
au fond de nos paupières  
tout est vue ou vision  
près du tumulte des mers  
et du sable orangé  
la buée des nébuleuses  
imprègne de bleu la terre  
où quelques hommes s'attroupent  
c'est que le temps fuit  
et que le monde devient lieu  
et destin des aveugles

trouver le porche ou la colonne  
et le portique spatial  
n'est plus praticable  
l'homme programme l'homme  
et tantôt exploite sa beauté  
il reste suspendu à l'aurore  
celui qui brave les tourments  
et qui comme l'archer  
touche une étoile plus forte que son rêve  
il est vrai que le diadème  
et le triangle de fer  
sont signes de lointains  
que Dieu accroche aux nues  
digne face au cosmos  
le poète saigne d'un soleil  
et sa blessure engendre une rose  
il regarde morphée  
et son sommeil se fonde  
mais qui connaît assez sa mort  
pour grandir plus que l'autre  
sans avoir laissé d'ombre  
le seul vivant demande  
que poésie soit commise  
aéro-dynamique  
telle la splendeur de Dieu

*(le 27 novembre 1984)*

*VOLONTÉS*

la terre fuit vers l'horizon  
où des soleils jaunissent  
la verroterie des mers  
à l'orée du monde  
le poète établit son territoire  
et sa vertu marine  
les vagues illuminent son cœur  
plus que la corolle solaire  
il existe une potion stellaire  
qui nourrit l'âme  
plus que l'air terrien  
ou la masse des cieux  
la lune livre un message  
que captent les marins  
en quête d'auréoles  
et d'écrans lumineux  
les grands voyageurs eux-mêmes expirent  
au milieu des récifs  
secrètement envoûtés  
par une eau lactée

c'est que les âges masquent  
tout événement sismique  
le monde jeté par-dessus bord  
telle une aurore boréale  
c'est que l'hymen cosmique  
est sanglant dans la nuit  
et que les hommes se noient  
dans leurs propres soleils  
nous sommes dès lors nimbés  
par l'œuvre d'une étoile  
inscrite sur nos fronts  
plus sûrement que le chemin des songes  
nous nous aventurons dans l'âme  
du grand univers  
des machines un jour diront  
nos rêves les plus sublimes  
des portes s'ouvriront  
sur un domaine d'or  
calcul d'un dieu nommeur  
de roses éternelles

l'irradiation d'un ciel  
habitera nos corps  
qui marchent vers demain  
ah que vienne le temps des stèles  
seul recours des martyrs  
le fondement des angles  
s'imbibe du violet des ailes  
des anges et des nues  
nos doigts déjà apprennent  
à presser le jus rose des planètes  
nos regards magnétiques  
enfin fouillent la Mort

*(le 8 décembre 1984)*